

L'exil, dix ans après

Autor(en): **M.S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **80 (1971)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'exil, dix ans après

On parle actuellement beaucoup de réfugiés. Le drame du Pakistan oriental émeut l'opinion publique et suscite de nombreux élans de compassion. Pour soulager cette détresse, on a songé à accueillir en Suisse plusieurs centaines de milliers d'enfants. Le Conseil Fédéral n'est pas à même de réaliser ce projet. Notre gouvernement estime préférable d'aider les Bengalis sur place, en Inde. Actuellement, plusieurs institutions d'entraide suisses — dont la Croix-Rouge — unissent leurs efforts pour «sauver les enfants du Bengale».

Pourtant la tradition de notre pays veut que la Suisse soit une terre d'accueil: combien de ressortissants de pays de l'Est, entre autres, n'ont-ils pas déjà trouvé asile dans nos cantons? Cependant la plupart de ces réfugiés sont des Européens qui partagent avec nous un point commun essentiel, celui d'appartenir à la civilisation occidentale.

Mais des Asiatiques, comment réagiront-ils si on les déracine, si on les transpose dans un monde fondamentalement différent, non seulement par ses coutumes, mais par sa «Weltanschauung»?

L'expérience en a déjà été faite. Peut-être



Le nombre des Tibétains réfugiés en Suisse et accueillis à titre définitif s'élève aujourd'hui à 624, dont 128 enfants nés chez nous. 158 seulement vivent encore dans les dix homes collectifs ouverts à leur intention. Tous les autres sont ins-

tallés dans leur propre foyer. Quatorze collaboratrices de la Croix-Rouge suisse — dont les directrices des homes — les visitent régulièrement pour leur apporter l'assistance dont ils peuvent avoir besoin. Photo E. et P. Stähli-Bossert, Wädenswil

l'a-t-on un peu oubliée, puisqu'elle date de dix ans. En effet, émue par la misère des familles tibétaines réfugiées en Inde et au Népal au lendemain de l'invasion de leur pays par les armées chinoises, la Croix-Rouge suisse, en union avec l'Association pour la création de foyers tibétains en Suisse, décida d'offrir à certaines d'entre elles la possibilité de se refaire une vie normale dans notre pays.

Dix ans... Dix ans déjà que, le 25 octobre 1961, le premier groupe de Tibétains débarquait à l'aéroport de Kloten. Ils furent suivis d'autres groupes et atteignent aujourd'hui un total de plus de six cents personnes, mais ils n'étaient alors qu'une vingtaine, en costume national: deux lamas, trois couples, six jeunes célibataires, des enfants, dont le plus jeune, Buchung, avait à peine dix-huit mois. Ils ignoraient tout de la langue du pays qui les accueillait. Ils s'installèrent d'abord en communauté à Unterwasser, dans le Toggenbourg.

Quatre mois plus tard, en février 1962, le groupe quitte Unterwasser, qui ne leur offre pas de possibilités de travail, et s'établit à Waldstatt près de Herisau, dans les Rhodes-Extérieures. Rapidement, les hommes qui ont appris quelques rudiments de «Schwyzerdütsch» gagnent leur vie comme ouvriers dans la région et sont très appréciés par les entreprises qui les emploient. Pendant que leurs enfants fréquentent l'école communale, les femmes, elles, s'adaptent peu à peu à nos us et coutumes en découvrant la magie de la civilisation de l'électricité. Au grand étonnement et à l'admiration des assistantes sociales qui les suivent attentivement, tous semblent avoir franchi avec une facilité surprenante le fossé entre leur monde et le nôtre.

Pourtant — et c'est inévitable dans tout commencement — quelques erreurs ont été commises, des difficultés ont surgi: la vie communautaire prévue pour eux, par

exemple, leur a souvent pesé et n'a pas manqué de provoquer des heurts. Il n'a pas été facile non plus de leur inculquer les notions élémentaires de notre système économique et monétaire: le loyer, les impôts, l'épargne...

Mais aujourd'hui, la plupart de ces familles sont indépendantes: chacune a son propre appartement, et le salaire du père suffit en général à subvenir à tous leurs besoins. La Croix-Rouge, tout en gardant un contact suivi avec eux, n'intervient plus financièrement que pour des cas spéciaux, comme une maladie par exemple, ou sert encore d'intermédiaire dans leurs rapports avec les autorités, ne serait-ce que pour l'importante question du choix d'un nom de famille. Car au Tibet, à l'exception des nobles qui portent alors le nom d'une de leurs terres, il n'existe que des prénoms, ce qui ne suffit naturellement pas à notre Etat civil.

Il nous a donc paru intéressant aujourd'hui d'aller rendre visite à quelques-unes de ces premières familles pour essayer de voir jusqu'à quel point elles se sont intégrées à notre civilisation. Et certes, au premier abord, bien des choses ont changé depuis dix ans. D'autres enfants sont nés, les jeunes ont grandi, ont fondé de nouveaux foyers, ont eu à leur tour des enfants.

Que de progrès depuis dix ans!

La première barrière importante, celle de la langue, est pratiquement tombée. Les progrès en allemand sont immenses. Les jeunes, cela va de soi, le maîtrisent mieux que leurs aînés. Et dans ce domaine, l'intégration est telle que, nous l'avons constaté, les petits enfants à qui leurs parents parlent tibétain, répondent dans le plus «pur» dialecte alémanique appris avec leurs camarades de jeux suisses. Quant à Buchung, orphelin élevé dans une famille suisse de Waldstatt, il ne comprend presque plus la langue de ses ancêtres,

alors que sa sœur Kisong, un peu plus âgée que lui, la parle encore, mais n'en connaît pas les caractères écrits. Il en va de même pour son amie Drolma qui a dix-sept ans et parle parfaitement le tibétain. Mais pour étudier la culture de son pays, elle se sert de traductions allemandes.

Autre progrès dans un autre domaine essentiel, celui du travail, de l'exercice d'un métier. On avait cru au début que certains de ces Tibétains, autrefois paysans, seraient tout heureux de pouvoir continuer à s'occuper d'agriculture et d'élevage. C'était se méprendre: les conditions sont entièrement différentes; sur le «Toit du monde», les troupeaux, par exemple, plus nombreux que les nôtres, errent assez librement, accompagnés de leurs bergers qui dorment souvent sous tente. Aussi Tsering, habitué à plus d'espace, n'a-t-il pas continué longtemps son travail dans une ferme. Mais, ajoute-t-il encore profondément indigné, ce qu'il n'a vraiment pas supporté, c'est qu'on frappe les bêtes! Car dans les pays bouddhistes, tous les genres de vie sont sacrés.

Les métiers qu'exercent aujourd'hui les pères de famille sont assez variés, mais faute d'un véritable apprentissage professionnel, aucun n'est spécialisé. Ils sont en général simples ouvriers. Petor, après avoir travaillé dans un restaurant, est maintenant engagé dans une filature. Tsering a été maçon, puis menuisier, il travaille en ce moment sur un tour, dans une fabrique de casseroles à Rikon. Tenguy, lui, après un passage chez un serrurier, s'occupe actuellement de ces «parasols»-séchoirs pour suspendre la lessive. Pema Doji et Tashi Samdup gagnent leur vie comme ouvriers charpentiers tandis que Sangi est peintre en bâtiment à Saint-Gall. Certaines de leurs femmes, qui n'ont pas ou plus charge d'enfants, sont également employées dans des usines. Bénéficiant du statut de réfu-



giés, ils ne connaissent pas les problèmes des restrictions du nombre des travailleurs étrangers en Suisse. Ils déclarent d'ailleurs aimer leur profession, avoir des contacts tout à fait normaux avec leurs collègues helvétiques et ils touchent tous un meilleur salaire qu'à leurs débuts.

Progrès dans la langue, progrès dans le métier, progrès aussi dans le logement. Aujourd'hui, le «Tibeterheim» de Waldstatt est presque vide. Ne l'habitent plus qu'un jeune couple avec trois enfants — tout simplement parce que le loyer y est meilleur marché qu'à Saint-Gall — et quelques célibataires embauchés à Herisau. Tous les autres ont maintenant un appartement indépendant, qui à Waldstatt même, qui à Winterthour, qui à Rikon ou Rämismühle, dans la localité où ils ont trouvé un emploi. Appartements modernes, clairs, bien entretenus, où rien ne manque, ni confort, ni poste de télévision ou radio. Certes, le loyer est encore pour certains une lourde charge, mais ils sont unanimes à souligner combien ils préfèrent vivre seuls chez eux plutôt qu'en communauté, comme au «Tibeterheim».

Apparemment donc, presque plus rien dans leur manière de vivre ne les distingue de leurs voisins. Mêmes logements, même alimentation, car les femmes se sont mises en général à la cuisine suisse et préparent moins souvent des plats tibétains. Le fameux thé tibétain (on ferait mieux de le nommer bouillon, puisqu'il entre dans sa composition non seulement du lait mais aussi du sel et du beurre) est d'ailleurs fréquemment remplacé aujourd'hui par une boisson que des Britanniques ne désavoueraient pas.

Quant aux vêtements, les longues robes retenues à la taille par une ceinture nouée, les tabliers de couleur des femmes, les armes ciselées des hommes, les chapeaux couverts de galons, de broderies et bordés de fourrure, ne ressortent

des armoires que lors des grandes fêtes, comme un mariage ou le Nouvel An tibétain, qui tombe en février, ou l'anniversaire du Dalaï Lama. Seules quelques femmes plus âgées n'adoptent pas tout-à-fait la mode occidentale et continuent à se sentir plus à l'aise dans leur costume traditionnel.

Des progrès, oui, mais une différence essentielle

Si tout est simple en apparence, si les familles tibétaines se disent heureuses en Suisse, dont le climat ressemble plus à celui de leur pays que la chaleur humide de l'Inde, si les enfants grandissent sans autres problèmes que ceux de leur âge, si les relations avec les autres habitants se déroulent normalement, on ne devine pas moins la survivance d'une faille, toujours aussi profonde bien qu'un peu masquée. Elle se révèle notamment dans le fait que les réfugiés n'ont pas réussi à établir des liens solides avec la population locale: ils se bornent en général à des relations de bon voisinage, à des contacts professionnels, cordiaux la plupart du temps, mais sans plus. Ils n'ont pratiquement pas de vrais amis suisses, sauf les enfants qui vont à l'école. Les adultes préfèrent vivre entre eux, se retrouver entre réfugiés, parler des mêmes problèmes dans la même langue.

Les Tibétains les plus âgés lors de leur arrivée en Suisse conservent «ein furchtbares Heimweh», une immense nostalgie de leur pays.

Alors qu'ils en sont totalement coupés, alors qu'ils n'ont plus aucune nouvelle de leurs parents et amis qui y sont restés, leur seul, leur unique désir serait d'y retourner. Et peut-être les femmes forcement plus isolées sont-elles encore plus sensibles à cette impression d'exil que leurs maris qui trouvent un meilleur dérivatif dans l'exercice d'un métier. Et c'est navrant de voir cette veuve, encore

coiffée et vêtue à la mode de son pays, mais toute tremblante et fragile au sortir de l'hôpital où elle a dû être soignée pour une dépression nerveuse: elle ne dort plus, elle ne mange quasiment plus, elle pleure... Elle, si pieuse autrefois, a abandonné l'entretien de son petit autel et ne se rend plus guère à l'Institut monacal tibétain créé à Rikon en 1968. On la sent totalement désemparée, perdue, ne sachant plus à quoi se raccrocher.

Et combien c'est triste aussi d'apprendre que d'autres femmes se mettent à boire... Certes les plus jeunes réagissent mieux. Ils ne songent pas uniquement au retour et considèrent la situation avec réalisme. Et le sentiment religieux demeure assez vif chez la plupart. Buchung et Kisong, qui sont élevés dans une famille suisse, fréquentent l'Ecole du dimanche et ne manifestent pas plus d'intérêt pour le bouddhisme que pour le christianisme, sont une exception. Dans tous les appartements — sauf chez un Tibétain ayant épousé une Suisseuse — nous avons retrouvé le petit autel familial, avec le portrait du Dalaï Lama, souvent orné de l'écharpe de voile blanc qui sert à souhaiter la bienvenue, et entouré de représentations d'autres divinités ou de photos de Lhassa. Les offrandes rituelles d'eau, de beurre ou d'aliments divers sont renouvelées régulièrement. Et la famille se réunit chaque jour une ou deux fois pour réciter les prières. Ceux qui vivent à Rikon vont même plus loin dans leurs manifestations de piété: non seulement ils organisent des processions autour de l'immeuble — les voisins, la femme du pasteur y compris, ont fini de s'en étonner et trouvent cela plutôt joli — mais ils ont suspendu entre les toits les traditionnels chiffons de couleurs. L'on songe au voyageur qui, les contemplant autrefois dans un des villages du Tibet, méditait sur ces «petits drapeaux où sont inscrites prières et oraisons jaculatoires. Le vent les dit et fait briller les dra-



Drolma, ci-dessus, avait 6 ans lors de son arrivée en Suisse en 1961. Elle en a 16 aujourd'hui, parle le dialecte saint-gallois et deviendra peut-être employée de commerce. Epouser un Suisse? Pourquoi pas?

peaux. Ce sont des prières de chiffon: blanches, rouges, bleues, jaunes, de vieilles prières déteintes pour des choses oubliées ou mortes; et des prières neuves, pleines d'anxiété ou de trépidation pour des choses qui peuvent encore changer, bien tourner. Le vent passe avec indifférence, fait claquer ces lambeaux d'âme au-dessus des maisons, les abîme et les

* Fosco Maraini. *Tibet secret*, page 229

*déchire.»** En Suisse aussi maintenant, le vent emporte l'invocation «om mani padme hum», «salut, ô Joyau dans la fleur de lotus».

Les lamas s'efforcent de demeurer un lien entre l'ancien Tibet et les réfugiés. Visitant les familles, instruisant les enfants, ils essayent de sauvegarder la culture, la langue et la religion tibétaines. On a fondé dans ce but en mars 1970 une Association des Jeunes Tibétains, qui a actuellement son siège à Zurich. Cette Association veut créer des contacts entre tous les réfugiés dispersés dans divers pays, faciliter l'éducation des jeunes, maintenir les caractéristiques de leur race et favoriser l'entraide. Et, il y a deux ans, deux proches du Dalaï Lama, ses anciens professeurs, sont venus en Suisse visiter les familles de réfugiés. Ils ont d'ailleurs été très favorablement impressionnés par l'œuvre de la Croix-Rouge. D'autre part, les exilés sont tenus au courant de l'activité du Dalaï Lama en Inde par un journal hebdomadaire, le *Tibetan Freedom*, publié en tibétain à Darjeeling, et que la plupart des familles reçoivent, lisent, commentent et se prêtent. En outre, de nombreux adultes se rendent souvent à l'Institut monacal de Rikon et participent aux réunions organisées pour célébrer les fêtes religieuses.

Pourtant, dans ce domaine religieux aussi, il existe un problème. Les jeunes ménages ne manifestent plus une foi aussi vive, aussi bien enracinée que celle de leurs parents, ils espacent leurs contacts avec les lamas, sans pour autant montrer de réelle curiosité pour une autre croyance. Très tolérants de mentalité — et c'est une caractéristique du bouddhisme — ils semblent envisager avec sérénité l'éventualité de voir un jour leurs enfants choisir un autre chemin que le leur.

Et lorsqu'on aperçoit épinglés sur les murs d'une chambre quelques dessins d'enfants composés d'éléments typique-

ment suisses, montagnes, drapeau, chalet et vaches, qui croirait que les artistes en herbe s'appellent Tiletschönsom ou Pempa Kinzum?

Les adolescents sont sensibles à la coupure qui se produit entre eux et leurs parents, et il ne s'agit pas d'un simple conflit de générations. Ils ont grandi partagés entre deux continents: l'Asie chez eux, l'Europe à l'école. Ils se sentent attirés par les deux cultures, sans être enracinés ni dans l'une ni dans l'autre. Ils sont ouverts aux problèmes de la jeunesse occidentale et partagent ses goûts. Drolma aime Mozart et les Beatles. Elle réfléchit aux problèmes sociaux de la Suisse et estime qu'on devrait améliorer la situation des agriculteurs. Mais elle ne veut pas rompre le contact avec le Tibet: elle lit, elle en parle avec ses compatriotes, elle désire le visiter un jour, si possible, y travailler par exemple dans le cadre de la coopération technique. Elle ne repousse cependant pas l'idée de faire sa vie en dehors de l'Asie ou d'épouser un Européen. Mais elle sait que ses parents en souffriraient, tout comme elle se rend compte qu'elle les choque en parlant tout naturellement «Schwyzerdütsch» (avec l'accent de Saint-Gall!) avec ses petites sœurs. Et elle regrette de ne pouvoir discuter de ces questions avec eux.

Il nous a semblé intéressant de demander à l'un des lamas qui accompagnaient le premier groupe son avis sur ce problème religieux. Quoique surchargé de travail, le lama Wangyal a accepté de répondre par écrit à nos questions, tout en soulignant combien il lui était difficile de bien le faire en si peu de mots.

Q.- A votre avis, quelle est l'influence de la mentalité occidentale sur le sentiment religieux et la foi des Tibétains? — Avez-vous l'impression que, chez les jeunes en particulier, le bouddhisme soit

en régression? — Est-il éventuellement remplacé par autre chose?

R.- Il est tout à fait naturel qu'en premier lieu les Tibétains consacrent toutes leurs forces à s'adapter à un nouvel environnement et à apprendre une nouvelle langue, fort difficile, pour arriver à se faire suffisamment comprendre. Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles ils semblent — mais seulement en apparence — ne plus s'intéresser autant à leur ancienne patrie et à leur ancienne religion.

Q.- *Il nous a semblé que les enfants et les adolescents, qui fréquentent des écoles suisses, s'éloignent inévitablement de la culture tibétaine. Essayez-vous de faire survivre en eux les caractéristiques de votre propre civilisation, qui, bien que mal connue chez nous, nous paraît très profonde et pleine de richesses?*

R.- Je crois qu'au fond de leur cœur les Tibétains tiennent très fortement au bouddhisme, mais la plupart d'entre eux ne l'expriment pas volontiers. Car ils craignent d'être incompris ou ne savent pas assez bien l'allemand pour pouvoir s'expliquer dans ce domaine.

Q.- *Estimez-vous que cette occidentalisation des jeunes n'est pas un prix trop lourd à payer, en compensation du refuge trouvé en Suisse? — Provoque-t-elle d'autre part des conflits entre les générations?*

R.- Tous les Tibétains vivant en Suisse ou dans les pays occidentaux gardent contact avec leurs parents et leurs amis en Inde. Leur présence dans le monde occidental, à mon avis, a largement contribué à faire connaître leur problème dans le monde et à susciter le désir de leur venir en aide. Si tous s'étaient installés uniquement en Inde, le monde les



Toutes deux sont nées en Suisse

aurait peut-être oubliés. C'est pourquoi j'estime qu'il est bon pour les réfugiés tibétains de pouvoir vivre aussi en Suisse et dans tous les pays occidentaux.

Q.- *Estimez-vous que, pour les personnes plus âgées, la nostalgie de leur pays est trop grande pour qu'elles puissent jamais s'intégrer vraiment et dans ce cas, n'aurait-il pas mieux valu essayer de leur venir en aide dans le pays d'Asie où elles avaient d'abord trouvé refuge?*

R.- La nostalgie des générations plus âgées est naturelle. Mais ils savent tous qu'il est maintenant — pour l'instant — impossible de retourner chez eux. Ils savent également qu'ils peuvent mieux vivre en Suisse. Et ils en sont reconnaissants.

*

Au bout de ces dix premières années, il est en somme impossible de donner une réponse nette et claire à cette question: l'expérience de faire venir en Suisse des familles tibétaines est-elle positive? Pour les enfants, on est tenté de répondre oui sans hésitation, en voyant leur bonne mine et leurs sourires, lorsqu'on les compare avec les tragiques photographies de tous les journaux évoquant les camps de réfugiés. Mais l'on ne peut pas oublier

qu'on en a fait de petits déracinés, qu'ils risquent d'en souffrir plus tard, à moins qu'au contraire ils ne sachent tirer parti des richesses de deux civilisations.

Pour les adultes, la réponse est plus difficile. Matériellement, ils vivent mieux, cela ne fait aucun doute. Mais ils ne sont pas vraiment intégrés, ils ne participent pas profondément à la vie du pays où ils ont trouvé refuge, ils constituent une sorte de ghetto.

Un petit détail significatif nous a frappés, lors d'une visite à un couple d'un certain âge. Etonnés de voir sur une paroi un immense et affreux chromo du Christ, tout en sachant mari et femme très fidèles disciples du Bouddha qui souriait tout à côté, nous leur avons demandé comment ils expliquaient cette juxtaposition: ils avaient en fait trouvé chez un brocanteur ce tableau dont le cadre doré leur semblait convenir parfaitement aux reproductions de leurs propres divinités. Aussi ont-ils tout simplement délogé le Christ — sans pourtant le mettre au rebut, puisqu'ils le jugent assez décoratif — et installé à sa place le Dalai Lama et autres dieux.

N'est-ce pas là le symbole de tout ce que la Suisse a pu offrir aux réfugiés tibétains: un cadre, pour ce qui reste malgré tout un exil, et qu'ils remplissent à leur façon?

M. S.